

Les quatrains de la vanité du monde

présenté par Jean-Pierre Cavallé

La peinture de vanité, comme suffit à le montrer le succès de la récente exposition du musée de Caen, connaît aujourd'hui une grande vogue. Il n'en va pas de même de la poésie de vanité, sa contemporaine pourtant non moins prolifique, confinée en de rares anthologies savantes, lorsqu'elle ne reste pas ensevelie sous la poussière des bibliothèques, comme ces *Quatrains de la vanité du monde*, jamais réédités depuis le XVII^e siècle, et dont aucun historien, à notre connaissance, n'a signalé jusqu'ici l'existence. Ils furent cependant souvent imprimés entre 1598¹ et la seconde moitié du siècle suivant. Les catalogues bibliographiques ne les séparent jamais des pièces auxquelles ils sont joints dans les recueils, et où figurent toujours d'autres séries de quatrains, en particulier les *Quatrains* de Pibrac, célèbrissimes en leur temps, ceux d'Antoine Favre, et les *Tablettes de la vie et de la mort* de Pierre Mathieu, très proches des nôtres par le ton et le style. Ils ne sont cependant jamais attribués dans ces compilations à l'un ou à l'autre de ces poètes, préservant ainsi l'anonymat de leur auteur. Le contempteur des vanités mondaines eut-il le souci de ne point céder à la vanité d'auteur ? Il est une raison plus forte à cet anonymat : ces quatrains ne sont pas des pièces d'auteur, mais la mise en vers d'une série de lieux communs partout présents dans la littérature européenne de l'époque, toutes nationalités, écoles et confessions confondues. Ce recueil est comme un miroir où les images de la vanité baroque seraient venues se déposer d'elles-mêmes. A son tour, il a pu servir de réservoir de figures pour les orateurs et les poètes, peut-être même fut-il employé à l'édification et à l'instruction de la jeunesse. Les quatrains de Pibrac et de Mathieu (et le quatrain en général, par les facilités de mémorisation qu'il offre) furent longtemps utilisés à de telles fins. C'est ainsi que chacune des images, chacune des figures et chacune des rimes mêmes dont sont composés les *Quatrains de la vanité du monde*, réapparaît partout, disséminée et démultipliée dans la culture poétique de l'époque.

Plus encore, ces petites pièces nous donnent l'air, les mots et l'esprit de toute une saison de la culture européenne, que l'on peut appeler à juste titre « une culture de la vanité », en conservant au terme de vanité la polysémie qu'il possédait alors. De cette culture de la vanité, la peinture de vanité et, plus généralement la peinture comme vanité, pour riche qu'elle soit, n'est qu'une part. Les mots de *l'Ecclésiaste*, attribués à Salomon (« l'Hébreu Monarque (...) en la haute mer de tous plaisirs portés », XII), par lesquels se conclut la série, en offre la formule emblématique en même temps que la source scripturaire sans fin reprise et méditée : *vanitas vanitatum, & omnia vanitas*.

1. Théodore de Bèze, *Tragédie Française du sacrifice d'Abraham [...] Plus est ajousté un poëme des plaisirs de la vie rustique, composé par le sieur de Pybrac, avec les quatrains d'iceluy [...] Ensemble XLI Quatrains sur la vanité du monde*. S.I. [Genève], Jacob Stoer, 1598. In 16. Les quatrains semblent donc issus d'une plume calviniste. Nous suivons l'édition parisienne de 1629 : *Les Quatrains du Seigneur de Pibrac, du président Favre et de la Vanité du monde reveuz, corrigez et mis en meilleur ordre qu'auparavant*. Paris, Jean Lacquehay.

Les enjeux de cette méditation poétique sur la vanité sont multiples ; il en faut bien saisir la complexe articulation. Le plus apparent est la défense du néostoïcisme chrétien ; stigmatisation du « mondain » (LXIV), appel à la constance morale, au renoncement et à la conversion, *memento mori*. Mais cette leçon de morale et de dévotion trouve à la fois sa nécessité et ses limites dans une métaphysique négative et auto-négatrice de l'inconstance et de l'inconsistance du monde, de son non-être radical (LXVI), auquel est identifié le néant de l'homme et la dimension irréductiblement illusoire d'une existence éphémère (XLVIII). Les phénomènes évanescentiels, que la peinture de vanité donne à voir — bulles, fumée, fleurs, ombres et lueurs (VI, XV, XXI, XLIX, etc.) —, et les figures de l'imaginaire — songes et chimères (LV, LXIX) — sont inlassablement convoqués pour dire la brièveté, la fugacité et surtout le peu de réalité de la vie humaine. La vanité est la vacuité des apparences, la mort qui ronge l'homme, le rien qui génère et abolit sans cesse les faux semblants. Ce nihilisme chrétien (comment le nommer autrement ?) sollicite les figures d'Héraclite et de Démocrite, penseurs du passage et du « branle » universel, toujours associés dans les textes et les images ; le premier n'en finissant pas de pleurer sur la misère de l'homme, l'autre, avec plus de cruauté, sans cesse riant de la perpétuelle comédie donnée par les mortels sur le théâtre du monde (XLVII).

Le maître mot est celui « d'écoulement » : le poète baroque promeut non seulement une cosmologie et une ontologie négative de la fluidité universelle des apparences, mais aussi un érotisme et surtout une esthétique, une poétique de l'écoulement et de la liquéfaction. En pleurant sur les misères de l'homme, l'Héraclite baroque participe au flux universel qui précipite toutes choses vers la mort, c'est-à-dire à la fois en Dieu et dans le néant. Il en va de même de ses homologues chrétiens : les torrents de larmes du Saint Pierre de Malherbe ravinent les monts et finissent par noyer la terre en un nouveau déluge rédempteur ; celles de Marie Madeleine emplissent de moiteur maints tableaux d'Église et de salon, emperlent les innombrables vers des recueils dévotieux qui leur sont consacrés. Le flux poétique est ainsi, entre larmes et soupirs, le lieu d'une conversion ambiguë à la transcendence divine, dans l'abandon du monde et de ses plaisirs, mais aussi, en cet acte même de renoncement, à l'immanence rhétorique de la parole, qui énumère et murmure tous les mots de vanité. Comme la peinture caresse, sur un fond de nuit, chacune des figures de vanité vouées à la disparition, et n'en finit pas ainsi de feindre le sacrifice d'elle-même.

Jean-Pierre Cavallé

LES QUATRAINS
DE LA VANITÉ DU MONDE

- I Tovt passe, & tout s'en va, rien ferme ne demeure,
Le temps qui fauche tout, luy-mesme se destruiet,
La nuict chasse le iour, le iour chasse la nuict,
Les saisons les saisons, & l'heure chasse l'heure.
- II La terre, l'onde, l'air, & le feu pesle-mesle
Des humains se ioüant, font, défont, & refont
Les choses d'icy bas, & autre plaisir n'ont
Que de changer de guise, & de forme nouvelle.
- III Souz la voûte du Ciel on ne voit rien de stable,
Et l'homme neantmoins s'ose bien tant flatter,
De croire qu'il y peut long temps ferme arrester,
D'effect, & de discours doublement miserable.
- IV Comme vn coulant ruisseau de sa source argentine
Droit au sein de Thetis precipite son cours,
Semble ne se changer, & se change tousiours,
Ainsi l'homme sans cesse à la mort s'achemine.
- VI Au bouteilles qu'on voit du desgout de la pluye
Se boursoffler sur l'eau qui presque aussi tost
Se dissipent en vent, que le vent les esclost,
Il faut parangonner le vain de notre vie.
- VII Ne tascher qu'a s'estendre, hausser & comparoistre,
Se promettre les ans, & se voir en vn iour
Serré, tappy, couuert en vn cendreux sejour,
C'est ioïer le mondain sur l'eschafaut terrestre.
- VIII Les ans & les saisons, le mois, le iour & l'heure,
Se forment d'vn instant, & cét instant n'est rien,
Encor la mort le happe, & ravit comme sien.
Si que de l'aage humain mesme vn rien ne demeure.

- XI De moment en moment l'air se change & rechange,
L'air change les esprits, & les humeurs aussi,
Eux deux changent les corps, les corps changent aussi,
Se changeans par la mort en leur premiere fange.
- XII Calez voile, Mondains, oyez l'Hebreu Monarque,
Qui en la haute mer de tous plaisirs porté,
S'escrie, Vanité! que tout est vanité :
Et du danger préueu retirez vostre barque.
- XIII Dy-moy, qu'est devenu l'Empire d'Assyrie,
Des Medes, des Persans, des Romains, des Gregeois,
Et de tant de grandeurs? si plus rien tu n'en vois,
Dy-moy, qu'est-ce du monde? vn peu de moquerie.
- XIV D'vn torrent desbordé bien viste passe l'onde :
Plus viste va le trait, & le vent se mouuant ;
Mais plus soudain encor que l'eau, le trait, le vent,
Se passent, & s'en vont les plaisirs de ce monde.
- XV Beauté, faueur, cheuance, & plaisir, & liesse,
Sont les plus belles fleurs du parterre mondain,
Mais ce tige en esclost du iour au lendemain,
Laideur, mespris, disette, & regrets, & tristesse.
- XVII Le passé, le futeur, & le present volage
Ne se peut r'appeller, promettre & retenir :
L'vn ne laisse de soy qu'vn fascheux souuenir,
C'estuy-cy nous amuse, & l'autre nous rauage.
- XVIII Tout ce que l'homme vit n'est rien à la nature,
Et au respect du temps qu'vn point : & neantmoins
Il vit ce peu qu'il vit à soy-mesme encor moins,
Qu'à chaque passion, qui le trouble à toute heure.
- XX Ce n'est qu'vn imposteur, vn enchanteur le monde,
Ce n'est qu'illusion tout ce que voir il fait,
Le beau, le bon, le vray, qu'icy bas il promet,
Tout en laid, en mauuais, & faux en fin redonde.
- XXI Grands, petits, beaux & laids, tous les verres sont verre,
Un peu de vent les faits, encor moins les defait,
Cassez ils sont tous vns : ainsi de l'homme il est,
Grands, petits, beaux & laids, tout meurt, & tourne en terre.

- XXIII Pour long temps que l'on viue, à peine peut-on dire
D'avoir vescu vingt ans : car celui ne vit pas
Qui enfant, ou vieillard, malade ou sans soulas
Ne peut gouster la vie, ou de mourir desirer.
- XXIV Comme vne barque en mer, que le vent fauorise,
L'homme entre les plaisirs du monde va flottant :
La tourmente qui vient est la mort qui l'attend,
Le sepulchre est l'escueil, où en fin il se brise.
- XXV Sans ordre, sans arrest, sans aucune assurance
Qu'on puisse fonder, & le mal & le bien
Arriuent aux mortels, & le monde n'a rien
De ferme et de constant que sa propre inconstance.
- XXVI Rien ne vient en l'esprit, qui par les sens ne passe,
Et les sens sont deceuz chacuns en leur object,
Eux deçoient l'esprit, ainsi l'homme ne sçait,
Ny ne sent icy bas qu'une vaine fallace.
- XXVIII Que sont les biens mondains que si fort tu abayes? *bayes*
Qu'est-ce en fin du plus grand Monarque terrien? *rien*
Que deuient la beauté & l'orgueil Paphien? *fien*
Ainsi respond l'Echó, ses responses sont vrayes : *vrayes*
- XXIX Avec peine & trauail les richesses s'amassent,
Avec peine & trauail il les faut consommer,
Avec peine & trauail l'homme s'en voit prier,
Avec peine & trauail il meurt, & elles passent.
- XXX Mesle qui sçait mesler pour auoir des plus belles,
Qui se la peut donner, prenne la meilleur'main,
On ne rapporte rien en fin du jeu mondain,
Et s'il reste du gain, il va pour les chandelles.
- XXXI D'un discordant accord chacune creature
Fait musique en ce monde, or' d'un, or' d'autre son ;
Mais de l'homme tousiours vn *helas!* est le ton,
Qu'avec mille soupirs il chante par nature.
- XXXII Sur le terme aduenir tousiours faire son compte,
Anticiper les ans, n'estre assuré d'un iour,
Penser gagner le temps, & le perdre tousiour,
C'est en quoy à la fin le plus fin se mesconte.

- XXXIII En quel acte, en quel lieu, en quel temps se peut rendre
L'homme, pour sain qu'il soit, assuré de la mort,
Si beuuant, ou mangeant, elle fait son effort,
Et mesmes en riant elle nous vient surprendre ?
- XXXIV Qui plus haut, qui plus bas, dans la mondaine barque ;
Qui pis, qui mieux placé, qui ioyeux, qui chagrin,
Tous font mesme voyage, & descendent en fin
(Egalement traictez) au grand lac de la Parque.
- XXXVI Nous mourons tous les iours, & comme eau respandüë
Sur le sable altéré, qui tout à coup s'emboit,
S'escoule l'aage humain : & nul ne s'apperçoit
Que plus la vie croist, plus elle diminuë.
- XXXVII Si quelqu'un se faschoit de voir qu'un autre passe
Premier par le chemin qu'il doit tenir apres,
Ne s'en riroit-on pas ? neantmoins tu le fais,
Quand tu pleures celuy qui deuant toy trespasse.
- XXXIX Nous naissons pour mourir, & mourons pour reuiure,
Pour reuiure immortels ceste Foy nous auons,
La mort plus que la vie aimer donc nous deuons,
Puis que mesme la mort de la mort nous deliure.
- XL Dans l'Euripe confus des vanitez mondaines,
L'homme flotte, agité de mil diuers desseins,
Ses pensers, ses discours, & ses efforts sont vains,
Car le monde n'a rien de certain que ses peines.
- XLI Le Destin incognu, qui le monde gouerne
Tout ainsi qu'il luy plaist, d'un arbitre commun
Donne à l'un, oste à l'autre, & nourrit vn chacun
D'autres biens que des siens, sans qu'aucun les discerne.
- XLII Democrit' ne faisoit au monde que sousrire,
Heraclite au rebours incessamment pleuroit :
Tous deux auoient raison, car au monde l'on voit,
Egalement dequoy tousiours pleurer et rire.
- XLIV Au milieu des plaisirs la douleur vient à naistre,
Du laict des voluptez les regrets sont nourris :
O faux monde, impudent, qui nous mords & nous ris
Si ton bien n'est que mal, ton mal que doit-il estre ?

- XLV L'homme se cuide mis dans ce mondain theatre,
Seul pour y brauer tout, & tout l'y va brauant,
Iusqu'au moindre mouchon luy fait sentir souvent
Combien de son orgueil il luy conuient rabatre.
- XLVI L'homme naist ignorant, & luy faut tout apprendre,
Sçavant il ne sçait rien : mais de qui apprend-il ?
D'vn homme comme luy, qui n'a qu'vn vain babil,
Lequel mesme il ne sçait luy-mesme bien comprendre.
- XLVII Tout le monde n'est rien que vaine perspective,
Où l'oeil humain, trompé, cuide voir en effect,
Biens, honneurs, & plaisirs, & ne voit que le traict,
D'vn abusif pinceau, d'vne ombre deceptive.
- XLVIII Tout le monde et son train, n'est que vaine inconstance,
L'homme mesme n'est rien que pure vanité :
Encor mettez au poids l'vn et l'autre ajusté,
La vanité fera tresbucher la balance.
- XLIX Qui a veu des enfants les empouilles soufflées
Par vn chaume trempé dans du savon dissous
S'enfler et fondre en l'air, c'est encor moins de nous,
Et des pompes du monde en vn rien exhalées.
- LII Dans l'instable Ocean des mondaines miseres
Chercher le calme heureux, qui seul se trouue au Ciel ;
Penser de tousiours viure, & tout meurt Ieune & Vieil,
C'est pescher aux forest, & chasser aux riuieres.
- LIII Tels que menus fourmis, qui picorent la plaine,
Les hommes vont brillant apres les biens ça bas ;
Mais pires que fourmis ils ne iouïssent pas,
Ny dessus, ny dessous la terre, de leur peine.
- LIV Tu te ris des enfants qui s'empresment à faire,
Leurs petits vains chasteaux, leurs nopces, leurs banquets,
Mais la mort rit de toy, qui tout vieil que tu es,
Fais la mesme folie en plus gros caractere.
- LV Le goust d'vn songe faux est de plus grand durée
Que du monde pipeur les vains plaisirs ne sont :
Ils n'arriuent si tost qu'aussi tost ils s'en vont,
Mais d'vn songe plaisant l'esueil encor agrée.

- LVI Ceste vie est vn jeu de *premiere* pour dire,
 les ioueurs sont le temps, le sort, l'homme, & la mort ;
 Le temps dit tousiours, Passe : ie l'envoy' dit le sort :
 L'homme la tient, la mort fait du reste, & le tire.
- LIX Le temps grand voiturier des effects de nature
 Tout ameine, & emmeine, abolit, & produit ;
 Tant plus l'homme s'y fie, tant plus il est seduit,
 Car tousiours il luy manque au bout de l'adventure.
- LX Puis que de son desir la nature infinie
 Ne se peut limiter en object limité,
 Tourne tes yeux au Ciel, ô charnel hebeté,
 Et ne t'amuse plus en la terre finie.
- LXI Au lieu de conceuoir tant de vaines Idées
 En la creuse ceruelle, advise & pense vn peu
 Où tu dois retourner, & d'où tu es issu,
 Et sur quoy sont ça bas toutes choses fondées.
- LXII Pense vn peu quels pensers tu pensois en enfance,
 Et quels pensers depuis d'aage en aage tu as :
 En pensant ces pensers, pensif tu penseras,
 Que fors penser à Dieu, tout est vain ce qu'on pense
- LXIII Sur la fumée en l'air, sur l'instable de l'onde
 Sur le crystal formé du seul froid d'vne nuict,
 Sur le sable mouuant, cil insensé construit,
 Qui plante ses desirs sur les biens de ce monde.
- LXIV Mal-adiusé mondain, pourquoi suis-tu le monde,
 Si son train est peruers, esloigné de vertu ?
 S'il te trompe tousiours, pourquoi t'y fies-tu ?
 Qui te le fait aymer, si touiours il te gronde ?
- LXV La rosée au Soleil n'est si tost consommée,
 L'aube si tost n'esteint les flambeaux de la nuict,
 Si tost le vent n'emporte et le son et le bruit,
 Que le monde s'en va & sa gloire en fumée.
- LXVI De l'estoffe du Rien de l'abyme profonde,
 Du vuide, du neant est tiré tout ce Tout :
 Tout & rien c'est tout vn, tout en rien se resout :
 Tout le monde est vn rien, & rien est tout le monde.

- LXVIII L'un plus & l'autre moins s'entretient dessus l'onde,
L'un icy, l'autre la paroist & disparoist :
Le monde incessamment s'en accroist & décroist,
Et tout retourne en rien, de mesme en fait le monde.
- LXIX Voulez-vous au naïf d'un seul traict peindre l'homme ?
Peignez vne bluette, ou le prompt d'un éclair,
Donnez-luy pour deuse vne chimere en l'air,
Et pour mot escrivez, Tout en vain se consomme.
- LXX L'ombre d'un songe vain, le joüet de fortune,
Et la proye du temps, l'homme il faut appeller,
Auec aisles de cire il cuide au Ciel voler,
Mais comme Icare il sert d'une fable commune.
- LXXI Qui deçà, qui delà, se peine, & se repose,
Qui parle, qui se taist, qui bastit, qui destruiet,
Qui domine, qui sert, qui profite, qui nuit,
Mais qui pense à mourir, mal ce but se propose.
- LXXII Ce monde est vne mer, la terre la gallere,
L'homme en est le forçat, le pilote le sort,
Le traueil l'argousin, & le tumbeau le port,
Où plustot qu'il arriue, il n'est franc de misere.
- LXXIV C'est vn cours personnel de hazard, que la vie,
C'est vn flux & reflux d'inutiles labeurs,
C'est vn tableau broüillé de grossieres erreurs
Où l'on ne cognoist rien qu'une vaine folie.

Vanitas vanitatum, & omnia vanitas